Traduire

Revue française de la traduction

218 | 2008

De traduction en retraduction

Retraduire

(propos décousu...)

Jean-Pierre Lefebvre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/891>

DOI : 10.4000/traduire.891

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2008

Pagination : 7-13

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Jean-Pierre Lefebvre, « Retraduire », *Traduire* [En ligne], 218 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2008, consulté le 08 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/891> ; DOI : 10.4000/traduire.891

Retraduire

JEAN-PIERRE LEFEBVRE

(propos décousu...)

J'espère bien ne jamais devoir traduire dans une autre langue le verbe français « retraduire », que je trouve trop ambivalent, et pour tout dire fallacieux.

Car on ne retraduit jamais : on traduit un texte, quand bien même il a déjà été traduit par des dizaines de prédécesseurs.

Mais voilà, c'est le mot qu'on emploie spontanément...

Retraduire sonne donc comme une opération de correction, de rectification d'un travail qui serait là entre le texte et nous. On referait un travail déjà fait.

Le 1^{er} janvier qui suit le soixante-dixième anniversaire de la mort d'un grand écrivain, on voit éclore au firmament de l'édition des « retraductions » de grands textes qui assurément se vendront. Les droits sont « libres »... La grande roue des ventes régulières a suffisamment tourné. C'est le cas évidemment des classiques plus anciens encore...

En attendant, les éditeurs et traducteurs ont préparé ces sorties avec des sentiments confus et l'angoisse d'être pris pour des plagiaires, ou de ne pas vendre la retraduction parce que le marché s'est saturé.

Certains se sont en conséquence appliqués à traduire « différemment », quitte à renoncer à nombre de solutions qui semblaient aller de soi. On appellera ça « distraduire ». Ils souffrent beaucoup de ce que la place idiomatique soit prise...

D'autres ont carrément pris la plus fiable des traductions existantes, et la rewrightent en français à leur sauce. C'est toujours ça de pris.

Quoi qu'on fasse, il y a du soupçon...

Car on ne retraduit pas n'importe quoi, mais uniquement ce qui a déjà acquis la notoriété, et parfois l'amour des lecteurs. Le traducteur touche une œuvre déjà touchée par la grâce.

La situation idéale est évidemment celle où les traductions existantes sont si défectueuses que la nouvelle en tire un bénéfice contrastif quasi immédiat. En l'espèce, le verbe « retraduire » s'applique bien alors à un objet, qui n'est pas le texte original, mais ce qui en avait été fait. La société est reconnaissante du progrès constaté.

La situation confortable est celle des traductions dites « poétiques ». Un « poète » autodéclaré tel (en attendant le jugement des siècles, bien postérieur de toute façon au temps des vivants) remâche en son jargon poétisant les traductions déjà réalisées. Il vaudrait mieux parler d'adaptation, mais c'est moins gratifiant. Et parfois moins bien payé...

Cela étant, il vaut mieux prendre les choses par le bon côté.

Quand les éditeurs commandent des traductions d'ouvrages déjà traduits par la concurrence, cela donne du travail à la corporation, et une chance à l'œuvre déjà traduite : celle d'apparaître sous un autre jour, de « sonner » autrement et révéler ainsi une pluralité de résonances que la première traduction avait réduite.

Ainsi en va-t-il selon moi de l'Odyssée, du Quichotte, de Shakespeare : les « retraductions » sont des relectures, leur pluralité un plaisir de plus. On peut les comparer aux interprétations multiples d'une même partition. Dernièrement est parue la dernière partie de la Divine comédie de Dante, par J.-C. Vegliante : outre la variation, il y a ici un progrès qu'on se dit aujourd'hui peu dépassable.

S'agissant de la philosophie et des grands textes théoriques, il s'ajoute au plaisir de la comparaison (comme travail mental intéressant pour soi), une tendance à l'amélioration potentialisée par le contrôle social des utilisateurs. Des générations d'étudiants en philosophie ont traqué

la cohérence de la *Critique de la Raison pratique* de Kant. Une opinion commune s'est accumulée autour de certains passages, de certains choix, exprimée dans des articles. Un contre-sens ancien a enfin été levé par la nouvelle traduction (chez Garnier-Flammarion), qui datait de la première traduction dans les années 1830 et s'était invétéré : *die reine praktische Vernunft* est enfin devenue « la raison pratique pure », s'est défaite du manteau troublant « raison pure pratique » (qui se serait dit *die praktische reine Vernunft*...).

Et pourtant : gloire et honneur au premier traducteur qui s'aventure dans les arcanes d'une pensée nouvelle ! Il s'expose à la difficulté même et au courroux des utilisateurs. Mais sans lui aucun processus ne commence.

D'une certaine façon, on peut faire de cette circonstance un critère intéressant : une grande œuvre théorique (ou même littéraire) force le corset même des erreurs et maladresses dont la première traduction peut être affligée. Non dans le détail des énoncés, mais dans la masse du travail.

Une grande œuvre finit ainsi par imposer d'elle-même à son nouveau public la nécessité de la nouvelle traduction qu'on appellera retraduction.

Rares sont de ce point de vue les exceptions, entendons, les grandes œuvres importantes qui n'aient pas imposé ce processus de diffusion en plusieurs temps. Des milliers de livres sont restés traduits une seule fois, n'ont pas lancé de dialectique. Ce qui ne signifiait pas un manque d'intérêt, et parfois même pouvait paradoxalement s'expliquer par la qualité de la traduction initiale.

Bref, est canonique une œuvre qui se retraduit.

Il faut rappeler ici un aspect général du problème : une œuvre destinée à devenir canonique (si l'on peut dire) est souvent en avance sur son temps, propose dans des énoncés originaux une pensée ou des repré-

sentations nouvelles, en rupture avec les « canons » contemporains invétérés dans la langue moyenne. En sorte que bien souvent ces œuvres sont traduites une première fois de manière régressive, dans une langue déjà en retard. On traduit le poète Heinrich Heine dans le discours lamartino-quelque chose, alors qu'il faudra attendre Apollinaire, Laforgue ou d'autres pour disposer d'une langue « imitable », en phase avec le ton Heine. Une fois ce désaccord constaté (ça peut prendre du temps...), le processus de retraduction commence. Et c'est subsumées sous la demande manifestée que se prennent les décisions : ainsi en philosophie le recours aux néologismes, le bardage du texte par des pseudo gloses explicatives, la fabrication d'un brouet d'où sortiront mais plus tard les moyens de traduire l'œuvre canonique dans la simplicité canonique elle-même de la langue de départ.

Un philosophe crée ainsi dans la langue différente les conditions de possibilité de sa traduction correcte, un beau jour. Et s'il est tout de suite bien traduit, méfiance : il n'est peut-être pas très neuf, tant la nouveauté – comme disait Deleuze – éprouve la langue existante...

Il y a mille exemples de procédés de traduction mal reçus dans un premier temps, de néologismes affreux, de syntagmes indigestes. L'histoire, ensuite, fait le tri.

J'ai « retraduit » pour ma part, seul ou en compagnie, le livre I du *Capital* de Marx, les *Grundrisse* du même, la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, les *Cours d'Esthétique* du même, les *Elégies de Duino* de Rilke, *Hypérion* de Hölderlin (et un très grand nombre de poèmes), le *Golem* de Meyrink, *Lenz* de Büchner, un grand nombre de textes de Paul Celan, et beaucoup de poèmes de l'*Anthologie bilingue de la poésie allemande* (dans la collection de la Pléiade). Soit, en quantité, davantage que les traductions originales que j'ai faites par ailleurs. Actuellement je traduis *l'Interprétation du rêve* de Freud, déjà traduit deux fois si je ne me trompe pas. À l'exception du *Capital* et de la *Phénoménologie*, je n'avais jamais lu de traduction française avant de commencer le travail.

Dans les passages très difficiles à comprendre, j'ai souvent consulté les traductions déjà faites, et constaté malheureusement que les premiers traducteurs avaient eux aussi connu des difficultés.

À partir du moment où ce qu'on appelle la « retraduction » est en fait une traduction comme les autres, la consultation des traductions précédentes est vraiment une perte de temps et de liberté.

S'agissant de la philosophie cependant, il est très utile de lire des articles *sur* l'auteur écrits par les traducteurs précédents. Bien souvent ils ont produit dans leurs gloses, sans oser y recourir dans la traduction, les tournures et expressions adéquates selon moi. C'est ainsi que pour le fameux couple ami de la glose infinie *Aufhebung* – *aufheben* (que j'ai traduit par « abolition – abolir »), j'ai constaté que certains adversaires de cette solution y succombaient parfois spontanément. Je fais de nouveau cette expérience actuellement avec Freud : dans les traductions existantes l'adjectif « onirique » est proscrit pour les composés avec *Traum*. Et dans le même temps toute la littérature sur le rêve y a recours, et à juste titre.

Ce genre de lecture contribue par ailleurs à l'acculturation nécessaire dans le domaine où l'on va traduire-retraduire.

Paradoxalement, l'opération de « retraduction » est parfois l'occasion d'une sorte de régression vers le « littéral » (avec l'apologie de l'étrangeté du texte français ainsi produit, plus ou moins théorisée). La théorisation de cette démarche ignore en général qu'elle est largement causée par la nécessité de « faire autrement » (de ne pas s'exposer au reproche de plagiat). Il y a évidemment un bénéfice non négligeable du côté de la fiabilité du détail, et un dommage du côté du confort de lecture. Là encore, le bénéfice véritable sera ultérieur.

Ce primat de la littéralité a un inconvénient majeur : il incline à toujours traduire le même mot de départ par le même mot d'arrivée, ce qui est rigoureusement contradictoire avec le fonctionnement du langage, y compris dans le domaine philosophique ou théorique, et entraîne pour le compte, sous les espèces d'un progrès dans la reproduction du texte apparent, une défiguration sévère du texte réel.

Siégeant dans des jurys de prix de traduction en Allemagne, il m'a été donné de voir des « retraductions » extraordinaires, en particulier dans le domaine poétique (Rimbaud, Ronsard traduits en allemand) : elles sont le fruit d'un défi des humbles aux grands traducteurs canoniques (eux-mêmes auteurs le plus souvent). Les prédécesseurs célèbres et patentés ont joué un rôle abréactif, exhibé les contre-sens menaçants, pratiqué les solutions insatisfaisantes, abusivement projeté leurs tics d'écriture.

Mais encore une fois, on voit mieux les erreurs des autres que les siennes : merci donc à ceux qui les ont faites (c'est la ruse de la raison...).

D'un autre côté, il est vrai que les traductions « modernisantes », qui facilitent la lecture (sa vitesse, sa jouissance) se font par force aux détriments de la fiabilité (beaucoup de choses sautent en particulier), mais font exister une trame langagière qui, bien souvent, moyennant un peu plus de travail, pourrait intégrer une « fidélité » plus grande, comme on dit en hommage à la nature érotique du travail de traduction (êtreindre l'Autre).

Car l'arrière-plan de tous ces problèmes est et demeure celui du temps passé à les résoudre, ou si l'on veut des conditions concrètes de l'emploi de l'énergie (autre nom du travail...). À partir du moment où retraduire requiert en définitive plus de temps que traduire tout court (contrairement à l'opinion commune), le commanditaire devrait payer plus, alors qu'il excipe parfois du statut de « retraduction » pour s'en tenir au minimum...

Jean-Pierre Lefebvre est professeur de littérature allemande à l'École Normale supérieure et responsable avec Bertrand Badiou de l'Unité de Recherche Paul Celan.

Auteur d'une thèse de doctorat sur Heine et Hegel (Der gute Trommler, Hamburg, 1986), d'un roman (La nuit du passeur, Denoël, Paris,

1989), de spectacles et émissions de radio, d'un ouvrage sur Hölderlin (Hölderlin. Journal de Bordeaux. Bordeaux, 1991), d'un livre sur Goethe (Goethe, modes d'emploi, Paris, Belin, 2000, Grand prix de l'essai de la Société des Gens de Lettres). Auteur de nombreuses traductions, parmi lesquelles : Christoph Ransmayr : Le dernier des mondes ; Hegel : La phénoménologie de l'esprit ; Rilke : Elégies de Duino ; Anthologie bilingue de la poésie allemande (Bibliothèque de la Pléiade, Prix Gérard de Nerval) ; Paul Celan, Choix de poèmes ; Paul Celan, Renverse du souffle ; Hölderlin, Hypérion ; Paul Celan, Partie de neige ; Georg Büchner : Lenz, suivi de Paul Celan, Dialogue dans la montagne.